

Littérature étrangère

Number 35, March–April–May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (35), 56–62.

LA JUNGLE ROUGE

Paul Bowles
Quai Voltaire,
1988; 32,95 \$

Un port sordide d'Amérique centrale. Une grosse dame somme toute sympathique, bien qu'elle boive trop et trop tôt. Un couple d'Américains, un vieux médecin et sa très jeune femme, qui font une seconde lune de miel. Des touristes ordinaires, un peu ploucs comme tous les touristes, préoccupés par leurs horaires de trains et de bateaux, qui se croient des aventuriers parce qu'ils ont décidé d'oublier les itinéraires obligatoires et prévisibles du voyage organisé. Il n'y aura pas d'action pensante, tant, ici, tout semble scandé au rythme de la chaleur et du soleil qui forcent à l'immobilité.

Mais l'aventure ne vient jamais d'où il faudrait et lorsqu'elle arrive, ça n'est jamais celle que l'on aurait souhaitée, qui transforme un voyage en piège terrifiant et incompréhensible. Par exemple l'on rencontre un beau charmeur et sa toute jeune compagne. Leur demeure est luxueuse, l'atmosphère hospitalière. Mais tout est leurre et bientôt les événements se précipiteront dangereusement. Et il est bien probable que monsieur et madame Slade, le couple de touristes, ne sauront jamais ce qui leur arrive ni, d'ailleurs, pourquoi.

Paul Bowles, le père de la contre-culture américaine selon Norman Mailer, a écrit ici un roman noir qui échappe aux règles classiques du genre. Publié aux États-Unis sous le titre *Up above the World*, ce récit était devenu introuvable. Le monde francophone renoue manifestement avec le vieil écrivain misanthrope de 75 ans auquel Bernard Pivot vient d'arracher, après un silence obstiné de 20 ans — Bowles considère l'interview comme «une pratique barbare et surtout déprimante» —, un entretien

pour *Apostrophes* à l'occasion de la réédition de *La jungle rouge* qui serait, dit-on, l'un des plus beaux romans de Bowles. J'hésiterais pour ma part à employer une épithète un peu mièvre pour qualifier *La jungle rouge* qui est un récit d'une étrangeté et d'une ambiguïté rares, à la fois onirique et précis, nous livrant le vertige de personnages emportés dans un implacable abîme. Je ne saurais trop vous inciter à aller voir de plus près les motifs d'une oeuvre qui n'aime guère les conventions de la description et s'intéresse peu à la psychologie mais privilégie ce moment où, sans raison apparente, la vie bascule.

Francine Bordeleau

MAÎTRE ANCIENS
Thomas Bernhard
Gallimard,
1988; 24,95 \$

Si vous avez presque tout lu de Thomas Bernhard, vous supporterez très bien, et même apprécierez sans doute au plus haut point, ce livre si extraordinaire qu'est *Maîtres anciens*, livre intitulé *Comédie* par cet auteur au style si personnel. Tant mieux, donc, si vous avez déjà lu Tho-

mas Bernhard; tant mieux pour vous et tant mieux pour la bonne santé de la littérature en général et en particulier pour la bonne santé de la vraie littérature qui se préoccupe, comme chacun le sait, de choses aussi fondamentales que le style, par exemple.

Si vous êtes quelqu'un d'autre, et que vous n'avez rien lu de Thomas Bernhard, je vous conseille de lire autre chose... de cet auteur au style si uniquement, si merveilleusement bernhardien. Dans votre cas, les cinq petits volumes de son autobiographie, par exemple, toujours chez Gallimard, sont à recommander fermement, parce que ce sont des petits livres tout ce qu'il y a d'instructifs concernant la personne de ce Thomas Bernhard, dont le style a continué de se transformer depuis son premier roman, *Gel*, paru chez le même éditeur en 1967.

Parce que, justement, il m'apparaît intéressant et même

important, de le suivre, je vous conseille aussi de lire *Perturbation*, dont une nouvelle traduction paraît justement ces jours-ci dans la collection «L'imaginaire»; ou encore ce recueil d'un seul poème, intitulé *Je te salue Virgile*, poème, que l'auteur avait laissé dans l'oubli depuis vingt ans.

Pour ceux qui connaissent déjà Thomas Bernhard, je résumerai très brièvement l'argument de *Maîtres anciens*, cette comédie qui est tout de même un récit passionnant, au style d'une précision toute bernhardienne. Le narrateur (Atzbacher) a rendez-vous avec une vieille connaissance (Reger) au Musée d'art ancien de la ville de Vienne. Il arrive en avance pour pouvoir évoquer le souvenir et pour observer (sans être vu) ce vieillard si étrange, qui, tous les deux jours, depuis plus de trente ans, vient s'asseoir devant la même toile du Tintoret: *L'homme à la barbe blanche*.

Débuté alors un long et cruel, en même temps qu'inquiétant monologue par auteur interposé, sur l'art, la musique, la littérature, la philosophie (je devrais dire sur les artistes, les musiciens, les écrivains, les philosophes), mais aussi à propos de la vie quotidienne et à propos de la vie politique en Autriche et dans le monde, une véritable *tempête* où Reger condamne TOUT en bloc et en détail, une espèce de cyclone où la moindre de vos certitudes sera soumise à un brassage que vous n'oublierez pas de sitôt... mais d'où vous sortirez (peut-être) SAUVÉ pour toujours de la bêtise... «dans ce monde confus, brutal» (p. 217), a dit Reger... a écrit Atzbacher, dans ce récit si extraordinaire de Thomas Bernhard.

François Mailhot

Notons que *Maîtres anciens* a valu à Thomas Bernhard le Médicis Étranger de l'automne 1988.

LE DÉMON DE MINUIT
Hervé Bazin
Grasset,
1988; 29,95 \$

D'un Bazin au suivant, on ne croit pas que l'écriture puisse devenir plus stridente et les sentiments plus acides. D'un roman au suivant, Bazin relève pourtant le défi: oui, le bistouri fouille plus profond; oui, le coeur humain devient capable



de plus grandes vilénies.

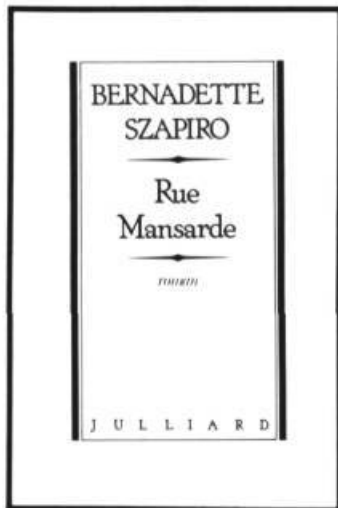
Le fait que le héros du roman ressemble comme un décalque à Bazin lui-même ajoute, bien sûr, au malaise. Puisqu'ils ont le même âge, puisqu'ils se sont tous deux aventurés dans le remariage avec une femme notablement plus jeune, puisqu'ils nient tous deux jusqu'à la teinture la multiplication des cheveux blancs, puisqu'ils survivent tous deux à l'alerte cardiaque, ne sommes-nous pas en droit de conclure qu'auteur et héros vivent tous deux le même cocufiage, le même vide affectif, la même préséance de l'apparence sur le sentiment? À travers ce roman où nul, pas même le héros, n'obtient la compassion, ne doit-on pas lire ce qui serait un très grinçant journal?

Ne concluons pourtant pas trop vite. Le maître Bazin, en effet, n'en est pas à une rouerie près. Quand il extrait du dictionnaire tout ce que la pharmacologie et la médecine y ont enfoui de termes techniques, oui, il incite à croire que l'auteur aussi, sur la pente de la dégénérescence, s'ausculte et se sustente aux pilules, mais est-ce vrai? Est-ce du grand art ou une petite confession? Roman ou journal, ce texte est splendidement chargé d'inavouable.

Laurent Laplante

RUE MANSARDE Bernadette Szapiro Julliard, 1988; 19,95 \$

Elle achète des mansardes, les retape et les revend. Elle vit au gré des chantiers, au rythme toujours étrange d'un nouveau quartier. Elle marche dans les rues comme dans un décor. Un décor qu'elle réaliserait peut-être puisqu'elle est peintre. Il y aurait des murs abattus et des abats pour son chat Puck, des baignoires pour sirènes, des hêtres et des trains, des escaliers qui ne mènent nulle part et des insectes. Et des ocres, des dorés, des gris tourterelle, des gris ardoise, des gris bouleau, des verts menthe et des verts angélique, des roses nacrés et des rouges brique, des couleurs de temps, de lune et de soleil. Comme dans les contes de fées. Car, de la même manière, s'installe *Rue Mansarde* le merveilleux. Qui passe par les animaux dont Bernadette Szapiro décrit avec tant d'acuité, de délicatesse et de tendresse les comportements qu'on s'attend à ce qu'ils parlent



comme dans les livres de Lewis Carroll, et nous émeuvent à la manière de Jules Renard. Par les êtres humains, l'auteur réussissant un étonnant paradoxe: créer des fantômes de chair; les clochards, les vieilles dames les émigrés, les ouvriers surgissent, au détour d'une rue, porteurs d'un douloureux passé, de la mort souvent, mais riches d'un quotidien dérisoire et fabuleux. Parler de ce roman, c'est le réduire honteusement. Le ton particulier, d'une hyper-sensibilité, se précise en tableaux successifs où tous les détails ont leur importance, jalonnant la quête d'identité d'une femme. Elle trouvera sûrement, entre cet infiniment petit et cet infiniment grand qui la fascinent, entre le flou d'un «paysage tissé de brume où se prend le soleil comme une goutte de rosée dans une toile d'araignée» et le fulgurant: «À travers les cassures du ciel, brille un envers de feu». Une oeuvre d'ombre et de lumière, de candeur et de lucidité, de respect. À lire très lentement, car Bernadette Szapiro publie bien peu.

Christine Brouillet

UN ÉTÉ DANS L'OUEST Philippe Labro Gallimard, 1988; 24,95 \$

Deux ans après la publication de *L'étudiant étranger*, roman qui lui avait valu en 1986 le prix Interallié, Philippe Labro poursuit la relation de son séjour aux États-Unis avec *Un été dans l'Ouest*. Toujours en quête de son passé, il nous entraîne cette fois dans les montagnes du Colorado.

Au terme de l'année scolaire, notre étudiant étranger délaisse

donc le charme discret de son collège de Virginie pour les solitudes farouches de l'Ouest, où il a décroché un emploi auprès de l'U.S. Forest Service. Le roman est construit autour de cette dichotomie entre l'Est civilisé et l'Ouest sauvage, et de la route vaguement initiatique qui mène de l'un à l'autre. Après avoir parcouru plus de la moitié du continent, à la manière des «beatniks», c'est-à-dire en stop et en bus (*naturellement*, notre jeune héros aura maille à partir avec des truands et fera la connaissance d'une jolie fille, amoureuse transie du chanteur Tom Morningside, dont l'ombre plane sur tout le roman), «Frenchy» rejoint enfin le camp de West Beaver, sorte de monde parallèle, dominé par le silence des grandes forêts et la solitude forcée des hommes, où s'accomplira la transformation du jeune Européen, au milieu de l'errance sans fin des travailleurs temporaires, de la tendresse bourrue du contremaître du chantier, et du fantôme de l'Indien Chien-de-Lune.



On le sent bien, on n'est jamais très loin de London, de Steinbeck ou de Kerouac; mais Labro ne parvient pas à toucher à la quintessence de la réalité américaine, contrairement à un Wim Wenders qui, dans son film *Paris, Texas*, s'était livré à une lecture féconde de l'Amérique et de ses mythes. Labro ne fait qu'effleurer la surface des choses, se cantonnant dans un impressionnisme qui cadre finalement assez mal avec la puissance latente de son sujet. Force est-il donc d'admettre que le roman n'est pas des plus réussis: d'une part, le style de l'écrivain ne parvient jamais à s'élever à la hauteur de celui que l'on serait

en droit d'attendre d'un romancier (un exemple parmi tant d'autres: «Il m'avait fixé de son oeil clair et réaliste» p. 218); d'autre part, comme l'intrigue est très lâche et les rebondissements peu nombreux, on s'ennuie vite à la lecture de ce récit, qui manque en outre d'unité.

Jean Morency

LA MORT VOUS INVITE Paul Halter Le Masque, 1988; 6,50 \$

Il y a ceux qui font éclater les genres et ceux qui les exploitent honnêtement tout en les renouvelant. Paul Halter fait partie des derniers. Que les admirateurs de John Dickson Carr se réjouissent: non seulement cet Alsacien partage-t-il leur sentiment, mais encore en relève-t-il le défi avec brio. *La mort vous invite* réactive en effet le thème péroratoire du *mystère en chambre close*. C'est dire du même coup que la production industrielle de la collection «Le Masque» accouche encore par moments de petits bijoux qui occupent agréablement une soirée.

Pleinement maître de son sujet, Halter a tissé son intrigue d'une plume alerte et efficace. Son polar fourmille en plus de références respectueuses et d'allusions amusées aux grands classiques (Poe, Leroux, etc.) Quand un suspect affirme s'être fréquemment entretenu de littérature policière avec la victime et en particulier du *Mystère de la Chambre jaune* de Conan Doyle, le lecteur n'a pas grand-peine à déterminer si c'est un menteur. La victime est d'ailleurs un auteur spécialisé dans ce genre de mystères, et son nom est Harold Vickers...

Vickers est donc retrouvé mort dans son bureau de travail, étendu sur une table apprêtée pour un banquet somptueux, le visage et les mains rendus méconnaissables pour avoir été plongés dans de l'huile bouillante. Qui-comment-pourquoi? Évidemment, nul n'a pu entrer ni sortir, et les suspects sérieux s'annoncent rares. Mais quel est le sens de cette mise en scène? Et un bureau de travail n'étant pas une cuisine, comment a-t-on pu la réaliser? Quel rapport les faits ont-ils avec la dernière fiction — inachevée — de l'auteur où les mêmes événements se produisaient? Par quoi ou par qui cette histoire ▶

tordue lui fut-elle inspirée? La victime est-elle bien celle qu'on croit? Un cimetière étant à proximité, en appellera-t-on en désespoir de cause à un fantôme qu'on croit avoir aperçu?

L'impétueux inspecteur Archibald Hurst, qui pour être un ponte de Scotland Yard n'en a pas moins la nostalgie des criminels de génie, fait carburer ses cellules grises. Il raisonne formidablement bien mais se contente de ce qu'il a sous les yeux. Pour ramener l'impossible au possible, il faut avoir le regard aussi détaché que concret et savoir interpréter les signes. Le Dr Alan Twist, sexagénaire à l'appétit d'ogre et pourtant maigre comme un clou, et qui accompagne nonchalamment son ami Hurst dans ses déplacements, pourra enfin réunir les principaux protagonistes et faire toute la lumière parce qu'il aura su, lui, observer une eau calme sur laquelle défilaient une cane et ses canetons.

Polar-hommage à J.D. Carr, donc, qui ne pouvait se clore que par une scène où le Dr Twist adopte un caneton et le prénom Gédéon...

(On notera que ce jeune auteur a publié dans la même collection *La quatrième porte*, Prix du Festival de Cognac 1987, et *Le brouillard rouge*, Prix du Roman d'aventures 1988).

Martial Bouchard

PARADIS BLUES

John Saul
Payot, 1988; 24,95 \$

Ce pourrait être un thriller parmi tant d'autres. Or c'est un mélange de nostalgie *on the road* et de course-poursuite. John Field, un Canadien, se fout les pieds dans les plats des autres, ceux qui font fric, trafic et guerre. On assassine des amis coopérants qui en ont trop vu et veulent trop en dire. Indignés. Si on suppose que des amis et concitoyens partagent la même fibre morale, là-bas, selon John Saul, on les tue tous ou on n'en tue pas un



seul. La seule préoccupation de son héros sera de s'excuser du dérangement et de se tirer de là. Pour ce faire, il voudra d'abord négocier, ensuite retrouver le commanditaire du crime et ensuite alerter quelque presse, un journaliste de passage. À Bangkok, en pleine saison des pluies, ça nous vaut des réflexions nostalgiques (et coloniales mine de rien) sur un paradis-planque perdu.

John Saul aurait dû choisir: un thriller ou un album de famille. Ses efforts pour dynamiser le récit en font un avatar canadien de plus, un sous-produit, un soap-produit. Côté Canada anglais, on semble éprouver les mêmes difficultés à incarner ses ressortissants dans les affaires du monde que côté français. Un personnage canadien, c'est neutre comme la Suisse! Il aurait fallu appeler Red Ketchup à la rescousse.

Jean Obélix Lefebvre

LA PORTE DU FOND
Christiane Rochefort
Grasset, 1988; 24,95 \$

Ironie et crochet droit ne font souvent qu'un chez Christiane Rochefort. À d'autres les nuances et les tergiversations. Elle a suffisamment dénoncé l'hypocrisie prévalant entre les deux

dépossession, de déperdition de l'enfant. Le style, on s'en doute, est ici incisif, percutant, mordant (et argotique). Les images sont de celles qu'on reçoit en plein visage. Un hic cependant: la crédibilité de la narratrice est trop souvent entachée par le règlement de compte que mène Rochefort (les coups de griffe à Dolto et à Freud en sont, entre autres, un exemple). Et puis une enfant qui maîtrise avec art le subjonctif imparfait, boeuf sur la langue ou pas, c'est pour le moins étonnant.

Jean-Paul Beaumier

Christiane Rochefort a reçu le Médicis 1988 pour *La porte du fond*.

LA SIGNIFICATION DE L'EXISTENCE

Fruttero & Lucentini
Arléa, 1988; 19,95 \$

Les amateurs de Fruttero & Lucentini, de plus en plus nombreux depuis le succès de *L'amant sans domicile fixe*, ne s'étonneront pas d'un titre aussi prétentieux. Ce roman, d'abord paru sous forme de feuilleton dans le *Giornale* (de Milan), met en scène F&L eux-mêmes, reporters à qui on a confié la délicate mission de retrouver la signification de l'existence, quête qui les conduira jusqu'à Delphes et durant laquelle ils côtoieront des personnages tout droit sortis de la mythologie et de la philosophie. Avec l'humour cultivé que nous leur connaissons, F&L posent les grandes questions existentielles, et pour nous suggérer les réponses, ils pointent ironiquement le sort réservé à l'art et aux choses de l'esprit par la société de consommation, laquelle est allégoriquement représentée par une agence touristique au caractère inquiétant.

Le ton, le propos et jusqu'au titre de *La signification de l'existence*, font irrésistiblement penser à du Woody Allen. Ainsi le Woody de *Hannah et ses soeurs* aurait pu dire: «Nous passâmes d'urgence en revue diverses religions dans l'idée d'une éventuelle adhésion, nous considérâmes trois ou quatre idéologies progressistes et utopistes qui s'étaient imposées en même temps que la locomotive à vapeur, nous étudiâmes à fond quelques grands systèmes philosophiques et modernes. Mais il ne nous fallut pas longtemps ▶

sexes pour ne pas s'y enfarger à son tour. Et c'est heureux. Son dernier roman, *La porte du fond*, s'attaque cette fois à l'inceste.

L'inceste vécu de l'intérieur, quotidiennement, par une petite fille de huit ans qui ne cesse de soustraire le nombre de jours la séparant du moment où elle pourra enfin, légalement, dire merde à ce père qui veut en plus lui faire croire que c'est pour son bien: «Je vais te dire une bonne chose, non ne te barre pas (...). Il n'y a aucun rapport entre ça et les sentiments. Les sentiments c'est de l'illusion. Ça c'est la réalité (...) je ne te veux pas de mal. Je te veux du bien (...) Tu sais que je te fais du bien» (p. 185).

Véritable autopsie de l'inceste père-fille (avec en prime un oncle Paul qui déborde de tendresse), *La porte du fond* a tout d'un réquisitoire, d'un cri. Le roman se divise en neuf parties, et en autant de subdivisions, qui correspondent aux étapes de

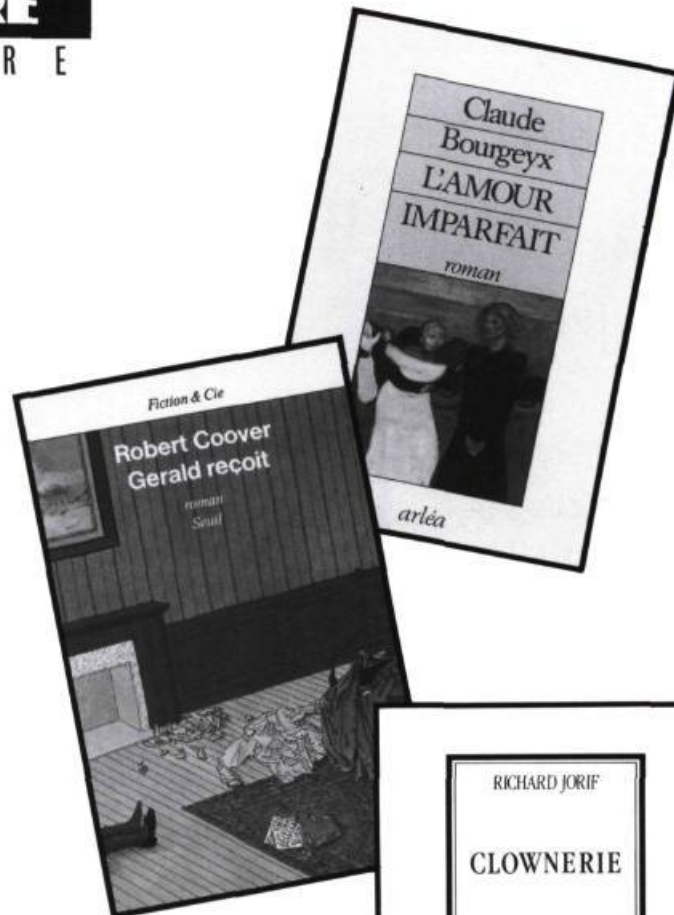
pour voir tout ce qu'il y avait d'incompatible entre nous et ces électromécaniciens de la vie, si sentencieux et sûrs de leurs diagnostics, et si facilement désavoués par un fil, un joint ou un contact déplacés» (pp. 8-9). À quand Fruttero & Lucentini au cinéma?

Hélène Gaudreau

GERALD REÇOIT
Robert Coover
Seuil, 1988; 34,95 \$

Gerald et sa femme reçoivent. Sacrée soirée, comme il ne s'en fait plus guère, avec beuverie et sauterie. Pendant que Gerald assume son rôle de maître de maison en draguant activement la troublante Allison, on découvre le cadavre de la pulpeuse Ros, sorte d'incarnation de déesse érotique. Les policiers arrivent, l'enquête s'attarde plus aux cuisses de feu Ros qu'ailleurs et se transforme bientôt en vaste — et grasse — rigolade voire même en bouffonnerie, tandis qu'à l'étage sexes et couples se confondent, les cadavres se multiplient, le sang gicle, à travers rires et conversations: bref, une nuit mouvementée.

Mais tout ce mouvement nous conduit où? Seul Coover pourrait répondre, tant ce récit baigne dans la confusion (à un point tel que le lecteur est en droit de se demander si, par hasard, on ne serait pas en train de se payer sa tête). Il y a là, n'en doutons pas, un fort bel exercice de style qui consiste, dans un huis clos de plus de 350 pages, à maintenir en équilibre précaire ces dizaines de personnages. Mais on chercherait vainement, dans toute cette bacchanale, une direction, un sens. C'était fatal: on finit par se lasser de cet étalage des errements de la chair et des sens, et tant de muqueuses juteuses, tant de cuisses aussi béatement et voracement ouvertes épuisent. Ce délire sur l'Amérique vue du bas-ventre ne nous répète pas que la chair est triste hélas: il nous montre, si

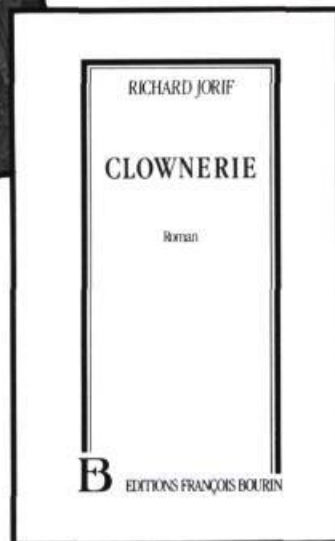


besoin était, qu'elle est incohérente. «Comment fait-on pour découvrir si une fille est chatouilleuse? Suffit de lui touiller la chatte». Textuel, page 163. Voilà qui donne une bonne idée de ton d'ensemble.

Francine Bordeleau

CLOWNERIE
Richard Jorif
François Bourin, 1988; 24,95 \$

Le deuxième roman de Richard Jorif pose une question, une seule, dont la pertinence transcende les époques: la lucidité d'un individu est-elle utile dans une collectivité aveugle? Le livre a emprunté son titre à une réflexion de Valéry sur le nazisme, et raconte les années d'avant-guerre d'une famille de la bourgeoisie parisienne, les Lambert-Chasseuil. Le père est seul avec ses trois fils. Philippe travaille au ministère de la guerre; Pierre a des velléités d'écrire; Nicolas, huit ans, se raconte des histoires en allant à l'école accompagné de sa bonne martiniquaise. Obsédés par la montée du fascisme, les Lambert-Chasseuil savent l'inélictable de son dénouement. Le père s'étonne plus qu'il ne désespère du manque d'ambition de ses deux aînés. C'est que Philippe et Pierre



vivent, comme lui mais en dépit de leur jeunesse, en attendant, crispés dans l'espoir de se tromper sur l'avenir qu'ils lisent dans le présent. À quoi sert leur lucidité, qu'à souffrir un peu plus et d'avance de l'aveuglement des contemporains?

J'ai déjà parlé de la remarquable écriture de Richard Jorif, dont l'émerveillement pour le verbe est celui de son personnage Nicolas, qui reçoit comme un cadeau chaque mot qu'il apprend et le prononce avec délectation comme on goûte un bonbon. Est-ce effet d'entraînement, on a envie de lire Jorif à haute voix. Sous sa plume, l'évocation des choses les plus graves ne se fait jamais lourde. Son style un peu suranné, à la fois mesuré et légèrement distancié, est un vrai bonheur que, chose rare, la relecture n'entame pas. Que dire de plus? La lectrice que je suis est comblée.

Marty Laforest

L'AMOUR IMPARFAIT
Claude Bourgeyx
Arléa, 1988; 26,95 \$

Le sujet aurait convenu à Michel Tremblay. En effet, on imagine sans peine Barbara-ex-Gilbert et Frédy se querellant dans un appartement du Plateau Mont-Royal pour le plus grand plaisir de voisins québécois. Mais Tremblay aurait sans doute allégé le récit. Ainsi, pour signifier que certains couples peu classiques ne peuvent attendre de la société que la menace d'un parfait nivellement, Tremblay n'aurait pas eu besoin de faire vivre Barbara et Frédy dans un appartement promis à la démolition.

Barbara et Frédy, presque sans l'avoir voulu, deviennent subitement *un de ces couples*. Lui ne s'attendait pas, en suivant des collègues de bureau plus délurés, à trouver tant de compréhension dans les yeux d'une danseuse. Et Barbara, cette transsexuée qui commençait à peine à danser dans un corps de femme, ne prévoyait pas passer si tôt du spectacle scintillant à la calme grisaille du mariage.

En Barbara, le goût du spectacle n'est pourtant pas assouvi. Et Frédy souffre de trouver du clinquant là où il cherchait la tendresse. Heureusement, chacun compense par une douloureuse réflexion personnelle ce qui manque au couple. Et le jour vient, alors qu'approchent les béliers mécaniques des démolisseurs, où les deux itinéraires vont enfin avouer leurs convergences.

Beaucoup rangeront le couple parmi les marginaux; ils ne sauraient en faire autant de cet itinéraire.

Laurent Laplante

MOURIR IDIOT
Yves Gibeau
Calmann Lévy,
1988; 26,95 \$

Lorsqu'un vieil intraitable revient dans son village tout attendri et prêt à la reconnaissance de tous et chacun pour son bon mérite intellectuel, lorsqu'il croit savourer une revanche clandestine, qu'il se loue un presbytère désuet, il veut bien croire que le monde a changé. Que tous, avec lui, ont fait un bout de chemin hors des sempiternels sentiers de la bêtise à gros sabots. Foin! Depuis 1916, en fait depuis toujours, les génés-

rations changent de style sans changer de fond. Le vieux quidam n'a pas fait carrière dans le bled et, dans tout le canton, on chercherait désespérément quelqu'un qui l'ait lu. Quitte à se rabattre sur ses cheveux blancs, sur son vieux cœur tombant en lambeaux, il espérera au moins la démonstration d'un civisme qui, lui aussi, n'est réservé qu'à ceux qu'on a vu, et de près, vieillir. Même aux tables où il est convié, le vieil homme pourra difficilement goûter les plaisirs de la simple conversation ou de l'écoute. On lui suppose des manies de contradiction. Et il est évidemment un contradicteur. L'intrus, toujours! Les jours de liesse, le peuple, le peuple tant aimé du populiste, viendra se soulager sur son pauvre muret de reclus anonyme.

Yves Gibeau reprend le crachoir après vingt-cinq ans de silence murmurant, maugréant. Il nous avait donné *Allons z'enfants*, *Les gros sous*, et *La ligne droite*. Son propos ne surprendra pas ceux qui se sont marrés à ses récits d'humeur(s) ou ceux qui versent dans cette misanthropie baptisée *anarchisme de droite*. Malgré ses récriminations, Yves Gibeau a retrouvé dans son pays natal toutes ces avanies souhaitées qui gonflent la voix de l'imprécauteur.

Jean Obélix Lefebvre

LA FIN DE LA BATAILLE Elisabetta Rasy Rivages, 1988; 18,95 \$

Né à Rome en 1947, Elisabetta Rasy compte assurément parmi les voix importantes de la littérature italienne contemporaine. Son deuxième roman, *La fin de la bataille*, est fortement marqué par les études en histoire de l'art auxquelles elle se consacra avant de se tourner vers la littérature. L'écriture d'Elisabetta Rasy est avant tout évocatrice et analytique. L'enchaînement des chapitres fait ici penser à une succession de tableaux où le

regard joue un rôle primordial, obsessionnel même. Importance particulière de la lumière, du détail et des titres qui réfèrent à l'univers pictural de la Renaissance.

Dans un petit salon obscur, un ancien médecin militaire reçoit à sa demande un homme qu'il a connu vingt ans auparavant dans les tranchées au moment de la guerre de 14-18. Franz Anton Beltrani n'a que quarante ans, mais c'est un être déchiré, désespéré qui prend place en face du vieux médecin qui ne peut plus apporter qu'une écoute attentionnée à cet ancien patient et ami. S'amorce alors, entre ces quatre murs, la révélation fragmentaire d'une vie en lambeaux où les souvenirs d'une mère tyrannique, d'une fiancée fuyante («j'ai la sensation que Maria ne m'a jamais vu», avouera-t-il), d'amants à sa ressemblance (profondément blessés et perdus) le disputent en absurdité et en cruauté à cette sale guerre de tranchées.

Tout aussi fascinant dans ce roman, c'est cette autre lutte pour rendre compte d'une vie: «Ainsi s'est formé un lien solide entre l'écriture et la bataille, tout texte est une tentative d'incarnation, une risible résurrection préventive. Lui n'écrit pas» (p. 28).

Jean-Paul Beaumier



APRÈS-MIDI D'UN ÉCRIVAIN Peter Handke Gallimard, 1988; 9,75 \$

Après-midi d'un écrivain est un petit récit d'à peine plus de quatre-vingt pages. Un petit récit tout simple, qui nous parle sans prétention du métier d'écrivain. L'astuce est qu'il nous en parle en causant d'autre chose, de la promenade que fait l'écrivain entre une demi-journée de travail et la nuit.

Une promenade à dessein banale, une reprise de contact avec la vie quotidienne. À côtoyer le bruit, la foule, le fait divers, l'écrivain refait le plein, demeurant toujours spectateur, condamné à une solitude imperméable à toute véritable solidarité. Le défi, c'est d'approcher à chaque jour cette façon d'être au monde.

L'écrivain rencontre à la fin de la journée son traducteur, un

ex-écrivain. Celui-ci dira: «Le traducteur a cette certitude: on a besoin de lui. Et c'est ainsi que je me suis aussi débarrassé de l'angoisse. (...)alors qu'en ce temps-là, je me faisais souvent l'effet d'un traître, je fais tous les jours l'expérience de la fidélité. (...) Ce n'est que depuis que je suis traducteur que j'aimerais mourir à ma table de travail» (pp. 76-77). Ce n'est que par cet envers du miroir que l'auteur en arrive à nommer le dangereux moteur de la créativité: un essai intéressant sur un problème éternel.

Denise Pelletier

VOIR JÉRUSALEM ET MOURIR William Bayer Albin Michel, 1988; 19,95 \$

Le titre américain en disait davantage: «Pattern Crimes». De façon heureuse et professionnelle, cela dirigeait les réflexions vers les événements eux-mêmes, en l'occurrence les crimes, plus que sur le décor israélo-arabe aisément transformé, comme le titre français, en trappe à touristes. Autant, en effet, on peut, à renfort d'exotisme et de pacotilles, rendre artificiellement marécageuse la plus mauvaise intrigue policière, autant les meilleurs auteurs de romans policiers aiment s'attaquer à une énigme classique et universelle. De Steeman à Irish, on subit la fascination de l'étrangleur ou de l'éventreur à répétition. La série dérouté.

Dans le cas présent, la série de crimes révèle à la fois des similitudes entre les crimes et d'assez sérieuses divergences. D'où une fascinante incertitude: comment conclure à une ou à plusieurs mains? Comment orienter l'enquête vers le monomane ou vers divers tueurs intelligemment *proportionnés* à chaque meurtre? Bayer complique alors les choses en proposant, brillamment d'ailleurs, un décor proprement israélien. L'intrigue, dès lors, se complique. Comment savoir, en effet, si tous les meurtres de Juifs ne sont pas des gestes arabes et vice-versa?

Un indice: Bayer est un adepte du doute systématique. D'où un excellent policier dans un décor qui joue aussi son rôle. Bonne lecture!

Laurent Laplante